
Extrait du journal "La Résistance"

(Mars-Avril)

L'Enfer de Rawa-Ruska.
=====

Le Camp de la Mort

-oOo-

Nous publions ces notes, rédigées par un de nos amis prisonnier évadé, à l'intention de ceux de nos compatriotes qui croient encore, de bonne foi, qu'une entente avec les nazis est possible.

Le régime qui est capable de bafouer pareillement la personne humaine doit être abattu.

Notre but, en révélant ces faits, n'est pas d'exciter des haines. Nous voulons seulement que pas un Français digne de ce nom méconnaisse la nécessité de la résistance.

Les faits rapportés ici doivent être connus de tous.

(N.D.L.R.)

Ne sont envoyés dans le camp disciplinaire de Rawa-Ruska, en Galicie, que les prisonniers de guerre évadés et repris.

Dès l'arrivée au camp disciplinaire, les P.G., déjà démunis de tout (linge, vivres, souvenirs, objets personnels, chaussures, etc.) étaient soumis à une nouvelle fouille, au cours de laquelle tout ce qui avait pu être dissimulé au cours des fouilles précédentes était volé. Dotés pour tout bagage d'une vieille veste militaire non doublée, d'une culotte très souvent en lambeaux, d'un pull-over ou d'une chemise (jamais les deux) et d'une paire de sabots, les P.G., déjà considérablement affaiblis tant par l'évasion que par un stage de cinq à six semaines en baraque disciplinaire avant le départ pour Rawa, étaient logés dans des écuries, sans une seule couverture, sans même de la paille pour se coucher.

Régime alimentaire: un demi-litre de tisane de sapin le matin. A midi, un litre de soupe très claire et, le soir, 200 à 250 grammes de pain avec 10 gr. de margarine et $\frac{1}{2}$ litre de tisane. Ce régime alimentaire me fut appliqué sept mois. Il n'était jamais inférieur à six mois, durée minimum du stage dans ce camp, fort justement baptisé par la radio anglaise: "le Camp de la Mort".

Quand vint la saison des pommes de terre, il en entra dans la composition de la soupe. Elles ne furent, durant plus d'un mois, ni lavées, ni épluchées. Il y en avait environ $1\frac{1}{2}$ à 2 par homme. Après maintes réclamations, on put obtenir qu'elles soient lavées avant d'être jetées sans toutefois être épluchées, dans cette espèce de soupe que nous attendions quand même avec impatience.

Nous étions tous de véritables loques humaines. Nous n'avions même plus la force de marcher. Au cours des appels, les coups de

crosse, de baïonnette, coups de poing, de pied, etc. étaient distribués sans compter, et très nombreux étaient les camarades qui tombaient soit de faiblesse, soit sous les coups de nos inhumaines sentinelles. Combien des nôtres avons-nous laissés, à jamais dans cette terre, victimes des brutalités de nos gardiens et de l'impossibilité dans laquelle étaient nos médecins, si dévoués soient-ils, de nous soigner, faute de médicaments!

Pas d'assiette, cuillère, couteau, etc... il était distribué, chaque soir, par les Allemands, des boîtes (vides naturellement) en tôle. Il y avait à peu près une boîte pour six ou 7. N'ayant pas d'autres récipients, il nous fallait nous former en équipe de 6 ou 7. Naturellement, le dernier mangeait ou plutôt buvait froid. Un seul robinet d'eau non potable, puisque empoisonnée par les Russes lors de leur retraite, pour 14 000 à mon arrivée et pour 18 000 par la suite. Ce robinet ne coulait que lorsque les cuisines n'avaient plus à s'en servir, c.à.d. ... ou 5 heures par jour. Nous ne réussissions donc à avoir un peu d'eau qu'une fois par semaine, à condition d'avoir la force d'aller jusqu'au robinet, qui était éloigné de nos écuries et d'attendre plusieurs heures. Nous étions la proie de la vermine.

Autour de nous vivaient dans des conditions matérielles un peu moins sombres des juifs polonais qui étaient, tout comme nous, dans des camps de concentration. Rawa-Ruska avait d'ailleurs été évacuée par la population civile et la ville ne comptait plus que des camps de détenus, soit P.G., soit juifs déportés.

Notre arrivée au camp de Rawa (pour mon convoi) est marquée d'un bien sombre souvenir. Environ une heure avant d'y être rendu, nous regardions par les petites lucarnes grillagées du wagon et nous vîmes le long de la voie, pendus à des poteaux télégraphiques ou électriques, des hommes de tous âges qui portaient un brassard orné d'une étoile identique à celle que les juifs doivent porter. J'en ai compté pour ma part sept. D'autres copains en ont compté jusqu'à douze. C'était au petit jour, et nous venions à peine de regarder dehors.

Les Juifs Polonais étaient abattus sans raison. Nous avons été les témoins impuissants d'un assassinat qui eut lieu dans notre camp. Une jeune fille juive, qui venait journellement faire les bureaux de ces messieurs, se rendit un jour, en compagnie d'un officier allemand, aux cuisines du camp. Près des cuisines le sous-off. voulut la caresser. Elle s'y refusa et fit un pas en arrière. Froidement il dégaina son pistolet et abattit la malheureuse de deux balles. Le corps de cette jeune fille resta dans le camp pendant deux jours à l'endroit où elle fut tuée.

Quelque temps après notre arrivée au camp, des corvées pour le déchargement de wagons de vivres destinés aux soldats allemands furent désignées, une ou deux fois par semaine. Cela me permit d'assister une fois à un spectacle ignoble. Un train arriva en gare. Il était composé de trente à quarante wagons, dans chacun desquels se trouvaient hommes, femmes et enfants des deux sexes qui n'avaient commis d'autre crime que celui d'être juifs. Ils étaient 70 par wa-

gon et n'étaient pas sortis de ces prisons mobiles depuis 4 jours. Nous entendions des pleurs, des cris et des femmes nous réclamaient, en polonais à boire pour leurs enfants très jeunes. Bientôt une jeune fille, en français, nous formula la même demande, ajoutant toutefois que dans ce wagon, où elle se trouvait, un gamin de deux ans, ainsi qu'un bébé de six mois, étaient morts. Nous aurions bien voulu leur porter à boire et leur donner les quelques morceaux de pain que nous pouvions avoir, mais nous avions le boches, et eux avaient leurs gardiens ukrainiens qui s'y opposaient formellement. Nous discussions donc des mauvais traitements qui leurs étaient infligés et que rien ne pourra jamais décrire, quand enfin l'officier chef du convoi donna ordre qu'on les fasse descendre, wagon par wagon, pour boire. Sitôt les portes ouvertes ce fut une infection; une odeur pestilentielle se dégagait de ces cages durant onze jours. Soixante-dix malheureux de tous âges vivaient sans que depuis quinze jours personne ne les fit sortir, ni même on ne leur ouvrit les portes du wagon.

Ce fut la ruée vers la borne-fontaine qui se trouvait là. Une malheureuse femme sortit tenant sur les bras son bébé de six mois qui avait cessé de vivre. Un boche, tandis que la pauvre femme nous contait sa douleur, lui arracha son enfant, le jeta à terre et, furieux, asséna à cette Polonaise un violent coup de crosse; l'indignation nous envahit, un murmure monta, ce fut alors vers nous que les armes furent dirigées.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées que l'ordre leur était donné de regagner le wagon. Les coups recommencèrent, tant au départ du robinet d'eau, qu'à l'arrivée au wagon.

Un vieillard qui n'avait, parmi tant d'autres, pas eu le temps de se désaltérer, nous fit demander à boire. Un camarade s'empressa de lui tendre une vieille boîte de conserve pleine d'eau; mais tandis que la main tremblante s'approchait du récipient, un boche arriva, qui fit voler la boîte par un violent coup de crosse. Alerté par le cri un Ukrainien vint ouvrir le wagon et roua de coups de cravache le vieillard qui nous avait parlé.

Quelques heures plus tard le convoi partit; nous questionnions nos gardiens sur le lieu de destination de ces Juifs. Voici ce qui nous fut traduit par l'interprète qui nous accompagnait.

"Ces Juifs vont à 10 km. de Rawa. Là, après s'être dévêtus, ils seront sans distinction d'âge ou de sexe mis ensemble dans une grande salle et seront désinfectés."

Nos questions relativement à cette désinfection que nous ne comprenions pas eurent cette réponse: "une fois dans la salle, les portes seront hermétiquement closes et des gaz mortels seront répandus... - Oh ! c'est rapide, eut le cynisme d'ajouter l'Allemand, et dix minutes suffisent pour purger le monde de 2 à 3'000 Juifs." Puis il poursuivit: "un four est attenant à cette salle et les Juifs qui n'ont pas été comptés dans la journée sont chargés d'entasser les cadavres de leurs camarades dans le four. Eux feront

partie de la fournée suivante (ces termes: fournée, purger le monde, etc. sont ceux, employés par l'Allemand et traduits par notre interprète).

Malgré ce que nous avons vu, malgré tout ce que nous avons pu apprendre sur la barbarie allemande, nous nous refusions à croire ce qui venait de nous être dit. Pourtant, cela était la bien triste vérité. Chaque fois, que nous avions l'occasion de causer à l'un de nos gardiens, nous lui posions la même question et la même réponse que celle déjà entendue nous était faite.

Les Juifs Polonais dont j'ai déjà parlé, qui venaient travailler dans notre camp à la construction de différents bâtiments, nous ont certifié que ce qui nous avait été dit était bien vrai.

Quelques camarades qui étaient allés à dix km. de Rawa, en corvée, nous ont dit s'être renseignés, avoir vu les bâtisses où tous ces crimes sont commis, et ont même ajouté que ce qui nous avait été raconté était encore bien moins monstrueux que la vérité.

Enfin, un matin à l'appel, le Hauptmann Fournier, capitaine allemand commandant le camp, nous dit, après nous avoir causé des succès allemands en Russie: "L'Allemagne a purgé le monde, depuis le début de la guerre, de 800 000 Juifs et, tout près d'ici, plus de 600 000 Juifs ont, en six mois, été désinfectés". Il nous expliqua aussitôt en quoi consistait et comment était faite cette désinfection.

A la fin de l'été 1942, la mission Scapini, à laquelle nous ne cessions par la plume de l'homme de confiance du camp de demander de venir, nous avisa de son arrivée.

Aussitôt les Allemands nous firent distribuer un plat ou gamelle, une cuillère, une fourchette, un quart, une chemise, un caleçon, une capote, une couverture supplémentaire fut attribuée aux coloniaux. La soupe devint plus épaisse et, pour la première fois, les pommes de terre furent épluchées: quelques dés de viande furent jetés dans la soupe.

Cela ne dura malheureusement pas, car, après le départ de cette "mission" (composée de trois hommes, dont un capitaine) qui se contenta de se promener dans le camp sans questionner un seul prisonnier, ni visiter les écuries où nous vivions, tout redevint comme avant, et la nourriture fut à nouveau infecte.

Heureusement que, par la suite, les colis commencèrent à nous parvenir, ainsi que de temps à autre des vivres de la Croix-Rouge.